Enfants translingues

Le bleu des abeilles de Laura Alcoba et *Marx et la poupée* de Maryam Madjidi

Sara DE BALSI

CY Cergy-Paris Université, UMR Héritages

Résumé : Cette contribution analyse deux romans autobiographiques qui rendent compte de la rencontre avec la langue française et de l'épreuve qu'a constituée son apprentissage : *Le bleu des abeilles* de Laura Alcoba (2013) et *Marx et la poupée* de Maryam Madjidi (2017). Les deux autrices ont en commun d'être arrivées en France pendant leur enfance, à l'âge de dix ans pour l'une et de six ans pour l'autre, pour suivre un parent dans son exil politique, respectivement d'Argentine et d'Iran. La France et la langue française ne sont donc pas choisies, mais, au moins dans un premier temps, subies. Nous examinons comment ces deux textes représentent la formation de la conscience linguistique de l'enfant dans le pays natal, la rupture que constituent l'exil et la rencontre avec la langue étrangère, et enfin la formation d'une identité translingue, consciente d'un « avant » et d'un « après » et d'un « là-bas » et d'un « ici », deux espace-temps que l'enfant ne peut jamais habiter simultanément. Nous abordons aussi l'imaginaire de la langue natale et seconde qui en ressort et les stratégies de leur mise en scène textuelle.

Mots-clés : translinguisme, enfance, exil, Laura Alcoba, Maryam Madjidi

Abstract : This contribution analyses two autobiographical novels that reflect the encounter with the French language and the ordeal of learning it : *Le bleu des abeilles* by Laura Alcoba (2013) and *Marx et la poupée* by Maryam Madjidi (2017). Both authors arrived in France as children, respectively at age ten and six, as a result of having a parent in political exile – from Argentina and Iran. Thus France and the French language were not a choice, but, at least initially, an object of suffering. We examine to what extent these two texts epitomise the formation of the child's linguistic awareness in the country of birth, the rupture caused by exile and by the encounter with the foreign language, and finally the building of a translingual identity. The latter makes one aware of a 'before' and an 'after', of a 'there' and a 'here'. These are two spacetimes that the child can never inhabit simultaneously. We also look at the resulting imaginaries of native and second languages and focus on how they are staged in literature.

Keywords : translingualism, childhood, exile, Laura Alcoba, Maryam Madjidi

L'écrivain translingue est, par définition, celui dont la langue (ou les langues) d'enfance n'est pas la même que celle dans laquelle il écrit. Dans son récit *Au lieu du péril*, l'écrivaine et traductrice Luba Jurgenson, arrivée en France d'Union Soviétique à

l'âge de dix-sept ans, le dit avec une formule lumineuse : « Mon français n'a pas d'enfance[1] ». Il existe néanmoins des écrivains qui ont quitté leur pays natal justement *pendant* l'enfance ; ces auteurs ont connu une première socialisation dans la langue maternelle, une seconde socialisation dans la langue étrangère (ici, française). On pourrait dire alors que leur français a une enfance, mais que cette enfance est coupée en deux. Les œuvres de ces écrivains invitent à déplacer l'attention de la critique de l'apprentissage *tardif* de la langue[2] vers le sens de l'*expérience* translingue et de l'*identité* que cette expérience façonne.

Dans cette contribution, nous prendrons en considération deux romans autobiographiques qui mettent en scène la rencontre avec la langue française et le défi qu'a représenté son apprentissage : *Le bleu des abeilles* de Laura Alcoba et *Marx et la poupée* de Maryam Madjidi[3]. Les deux autrices ont en commun d'être arrivées en France pendant leur enfance, l'une à la fin des années soixante-dix, à l'âge de dix ans, l'autre au milieu des années quatre-vingt, à six ans, respectivement d'Argentine et d'Iran. Toutes les deux suivaient leurs parents, militants communistes contraints de s'exiler de leur pays soumis à une dictature. Toutes les deux, enfin, laissaient derrière elles le monde affectif dans lequel elles avaient grandi, fait d'une famille nombreuse et de figures de grands-parents importantes. Dans ce contexte d'exil, la France et la langue française ne sont donc pas associées à un choix libre, mais leur sont, au moins dans un premier temps, imposées. Nous examinerons les moments-clés de ces romans d'apprentissage translingues : la formation de la conscience linguistique de l'enfant dans le pays natal, la rupture que constituent l'exil et la rencontre avec la langue étrangère, l'apprentissage du français et le moment charnière de la conquête de la parole de la part de l'enfant. Nous aborderons également les stratégies de mise en scène textuelle des langues, pour avancer, en conclusion, quelques hypothèses sur l'identité translingue qui émerge de ces textes et sur la place de l'enfance dans celle-ci.

1 Conscience monolingue et rupture de l'exil

L'univers de l'enfance de nos deux autrices est monolingue. Elles naissent en effet dans deux pays dans lesquels le lien est fort entre l'État, sa langue officielle (malgré la présence d'autres langues parlées sur le territoire national) et la littérature qui s'écrit dans cette langue. La formation de leur conscience linguistique dans l'enfance obéit donc aux lois de ce que Yasemin Yildiz appelle le *paradigme monolingue*, la croyance, développée dans les États-nations européens à partir du XIX^{e} siècle, que chaque individu a une seule langue, la langue maternelle, qui lui appartient de manière

[1] Jurgenson, Luba, *Au lieu du péril*, Verdier, Paris, 2014, p. 98.

[2] Critère définitoire de la littérature translingue. Voir notamment : De Balsi, Sara, *Agota Kristof, écrivaine translingue*, Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2019. Véronique Porra propose quant à elle de considérer comme translingues uniquement les auteurs ayant appris la langue d'écriture après l'âge de 15 ans. Elle considère en effet cet âge comme le moment où « le changement de langue d'écriture n'est plus le résultat de la socialisation parentale mais effectivement un choix délibéré de l'individu » *in* Porra, Véronique, *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégie et contraintes (1946-2000)*, Georg Olms Verlag, Hildesheim, 2011.

[3] Alcoba, Laura, *Le bleu des abeilles*, Gallimard, Paris, 2013 ; et Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée*, Le Nouvel Attila, Paris, 2017.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

naturelle et univoque, et que cette possession le relie à une nation, une ethnie et une culture spécifique[4].

Dans *Manèges. Petite histoire argentine*[5], le premier roman autobiographique de Laura Alcoba, l'histoire tout entière se passe à La Plata, en Argentine, où la jeune Laura de sept ans vit en clandestinité avec sa mère et d'autres militants du mouvement péroniste *montonero*, alors que son père est en prison. Dans ce texte entièrement écrit du point de vue de l'enfant, nous avons l'occasion d'observer le lien qui s'établit entre la petite fille et la langue espagnole : lectrice vorace, écolière modèle, Laura grandit entourée de livres, et même la maison où elle vit en clandestinité est très liée à l'écrit, car elle sert d'imprimerie du journal du mouvement. Dans un passage plein d'humour, l'enfant invente des mots croisés, qui sont reproduits – cas assez rare dans la trilogie autobiographique d'Alcoba, comme nous le verrons – en espagnol et sans traduction dans le texte. Cette harmonie entre l'enfant, la langue maternelle et les mots écrits dans cette langue est brisée au tout début de *Le bleu des abeilles*, d'abord avec l'apprentissage du français, qui commence en Argentine, ensuite avec l'« immersion[6] » dans la langue qui aura lieu en France. Pourtant, un lien très fort avec l'espagnol perdure à travers la correspondance avec le père resté en prison, qui continue pendant deux ans, jusqu'à la libération de celui-ci. Cette correspondance, qui joue un rôle important dans *Le bleu des abeilles* et dans *La danse de l'araignée*[7], est un lieu de parole extrêmement contraint : en effet, puisque toutes les lettres sont lues par les gardiens de la prison, afin qu'aucun message secret ne puisse être transmis, les correspondants sont obligés de s'écrire uniquement en espagnol, sans aucun mot étranger ; Laura est contrainte de traduire en espagnol même les titres des livres qu'elle lit en français, et dont son père lui demande de rendre compte. Le monolinguisme heureux, jamais questionné, de l'enfance est ainsi perverti, et l'espagnol, déjà langue de la simulation et de l'autocensure (puisque la fille devait faire attention à ne jamais révéler l'identité de ses parents), devient la langue d'une écriture sous surveillance, de plus en plus pénible. Ainsi, dans les premiers mois de son émigration, la jeune Laura avance-t-elle tiraillée entre le français qu'il faut apprendre au plus vite pour complaire à sa mère et l'espagnol dans lequel il faut traduire chaque mot de la nouvelle vie – et des nouveaux livres qu'elle découvre – pour son père.

Marx et la poupée est divisé en trois parties, intitulées « Première », « Deuxième » et « Troisième naissance » ; chaque naissance métaphorique est liée à la découverte (ou redécouverte) d'une langue, le persan dans la première partie, le français dans la deuxième, le persan à nouveau, retrouvé à l'âge adulte, dans la troisième. La première met justement l'accent sur le lien primitif et primordial entre l'enfant et sa langue maternelle. La jeune Maryam grandit entourée de cette seule langue ; bien que très jeune, elle aime lire et raconter des histoires à ses jouets, les mêmes que ses parents la forceront à offrir aux autres enfants du quartier avant de partir pour la France.

[4] Yildiz, Yasemin, *Beyond the Mother Tongue. The Postmonolingual Condition*, Fordham University Press, New York, 2012, p. 2. Je traduis.

[5] Alcoba, Laura, *Manèges. Petite histoire argentine*, Gallimard, Paris, 2007.

[6] Le mot revient plusieurs fois dans le texte ; la mère de Laura veut que sa fille apprenne le français le plus vite possible, à travers le « bain linguistique », *in* Alcoba, Laura, *Le bleu des abeilles*, *op. cit.*, p. 38.

[7] Alcoba, Laura, *La danse de l'araignée*, Gallimard, Paris, 2017.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Dans l'exil, le persan reste confiné à l'usage domestique et à la correspondance avec la famille restée en Iran. C'est surtout la mère qui écrit :

> Écrire des lettres et attendre les réponses à tes lettres. Tu as vécu comme ça, pendant dix ans, dans un monde épistolaire. Un monde silencieux. Tu me demandais d'y ajouter des dessins ou d'écrire quelques mots dans mon persan maladroit[8]. Tu insistais pour que ton mari écrive aussi quelque chose. Tu voulais que tout le monde entre dans ton monde sans vie de lettres, de mots, de fantômes. La nostalgie, ce trou noir dans lequel tu voulais te noyer et nous avec[9].

Du fait du monolinguisme de la première partie de leur vie, la rencontre avec la langue étrangère inaugure, pour les protagonistes de nos deux romans, une phase de crise. Il pourrait sembler que les choses se déroulent plus facilement pour la protagoniste du récit d'Alcoba : en effet, pour la préparer au départ pour la France où elle rejoindrait sa mère, ses grands-parents à La Plata avaient embauché Noémie, une jeune professeure française, pour qu'elle lui donne des cours particuliers. Cette professeure avait éveillé la curiosité de Laura, bien disposée à apprendre la langue, et lui avait enseigné toutes sortes de références culturelles « essentiel[les] à [sa] future *intégration*[10] », comme des chansons pour enfants ou les habitudes des enfants français. Or, dès son arrivée en France, Laura s'aperçoit que l'enseignement de Noémie était inutile, voire erroné. Ses premiers pas sont une suite de déceptions : d'abord, elle découvre que sa mère n'habite pas à Paris, mais « juste à côté[11] », au Blanc-Mesnil, dans la banlieue nord de la ville. Ensuite, elle est consternée de découvrir que les enfants qu'elle rencontre ne correspondent pas du tout aux stéréotypes que Noémie lui avait transmis, qu'ils ne voient ni la Seine ni la tour Eiffel de leurs fenêtres, que leurs chiens ne s'appellent pas Médor ; mais surtout que, lorsqu'ils parlent, malgré son assez longue préparation, Laura ne comprend pas grand-chose. En dépit des difficultés linguistiques, sa mère parvient à éviter qu'elle soit inscrite dans une classe spéciale – ce qui, nous le verrons, n'arrivera pas dans *Marx et la poupée* – et assez rapidement les problèmes de compréhension disparaissent. Cependant, Laura parle le moins possible, de peur d'être dénoncée comme étrangère par son accent :

> […] je n'aime pas montrer mon accent. Il me fait honte. Quand je comprends qu'on l'a remarqué, chaque fois, je me sens comme dans ce rêve que je fais souvent, dans lequel je me vois debout tout au fond d'un bus à l'instant précis où je prends conscience que j'ai oublié de m'habiller, que je suis sortie pieds nus et parfois rien qu'avec une culotte. […] Cet accent, j'aimerais l'effacer, le faire disparaître, l'arracher de moi[12].

Les débuts de la protagoniste de *Marx et la poupée* à l'école sont analogues : elle ne parle pas et ne joue pas avec les autres enfants, parce qu'elle ne comprend pas la

[8] Madjidi se réfère ici à l'écriture persane et pas à la langue.
[9] Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée, op. cit.*, p. 103.
[10] Alcoba, Laura, *Le bleu des abeilles*, *op. cit.*, p. 15.
[11] *Ibid.*, p. 19.
[12] *Ibid.*, p. 39.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

langue. Parallèlement à la classe normale, elle est inscrite dans une Classe d'Initiation pour Non-francophones (CLIN), avec d'autres enfants de toutes origines.

> On avait une étrange manière de marcher sur le chemin de la vie : un pied en France et un pied là-bas. Petites marionnettes désarticulées. On ressemblait à des enfants ayant grandi trop vite, vieux avant l'heure. Ils me tendaient un miroir dans lequel je ne voulais pas me voir. Je ne voulais pas être différente. Je voyais une balafre sur leur visage. La balafre de ceux que l'exil a coupés en deux. Je voulais la gommer et réécrire mon histoire à grands coups de normalité, d'unité, de francisation[13].

Dans ces romans d'apprentissage, la souffrance des enfants narratrices et protagonistes n'est pas directement mise en relation avec la rencontre avec la nouvelle langue, mais avec l'exil : la nostalgie du pays d'origine et des affects, l'absence de vrai partage avec les personnes restées là-bas[14], les difficultés économiques et la détresse des parents, l'injonction à l'« immersion » (Alcoba) et à l'« intégration » (Madjidi) sans une véritable écoute de la part de la société d'accueil sont les obstacles auxquels les enfants font face. Quant à la langue, elle est l'enjeu de la quête qui anime ces romans d'apprentissage.

2 Apprentissage de la langue et conquête de la parole

L'apprentissage du français est présenté dans les deux romans selon une dynamique similaire, dans laquelle l'appropriation solitaire et mentale de la langue précède la performance orale. Laura s'entraîne longtemps à la prononciation de mots français difficiles devant le miroir, pour perdre son accent[15] ; Maryam, quant à elle, imagine des dialogues en français, dans lesquels elle prouve aux autres enfants qu'elle parle très bien :

> Je me souviens de mes phrases dans la solitude de ma tête. Je me vois me promenant dans la cour de l'école, toujours seule, toujours dans ma bulle. Je remuais un tas de mots dans la tête, je formais des phrases, je prenais la parole en public et expliquais à tous que je n'étais ni muette ni étrangère ni martienne mais préférais juste garder cette nouvelle langue pour moi[16].

Le récit de Laura Alcoba se présente comme une suite de rencontres avec des « marginaux » ou des « différents » de toutes sortes, dont évidemment la jeune Argentine nouvellement arrivée en banlieue parisienne fait partie. Ainsi, chaque court chapitre raconte une rencontre avec des personnages – toujours des enfants – porteurs d'une

[13] Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée, op. cit.*, p. 134.

[14] Les deux autrices évoquent les limites des correspondances épistolaires ; Alcoba en fait même le lieu de la découverte du mensonge et de la manipulation de l'autre de la part de l'enfant. Voir : Alcoba, Laura, *Le bleu des abeilles*, *op. cit.*, p. 19-22.

[15] *Ibid.*, p. 40.

[16] Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée, op. cit.*, p. 121.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

différence et discriminés voire tourmentés en raison de cela : les enfants handicapés avec lesquels travaille la mère de Laura ; l'enfant efféminé harcelé par ses camarades de classe ; la fille à l'œil de verre ; la fille qui zézaye… De plus, presque tous les enfants dans le récit sont d'origine étrangère comme Laura, ou ont une autre religion. L'enfant pose son regard, surpris mais qui ne juge jamais, sur tous ces personnages ; l'acceptation de sa propre différence (son accent, ses difficultés à comprendre le français) passe par cet accueil de la différence des autres.

Dans le cas de *Marx et la poupée*, le récit d'apprentissage est plus tourmenté. Pendant les deux premières années de vie en France, l'enfant fait des cauchemars, souffre d'insomnie, refuse de manger, dessine des cadavres et des monstres : autant de comportements dénonçant le traumatisme du départ et l'influence qu'ont sur l'enfant la dépression de la mère et les difficultés que traversent les parents au début de leur exil. La seule alliée de l'enfant est Shirin, une autre petite fille iranienne fille d'exilés, dont la famille partage son appartement pendant quelque temps, et qui vit son exil avec moins de souffrance[17].

Dans les deux récits, l'aboutissement de la quête est raconté en détail : dans *Le bleu des abeilles*, il s'agit de la première fois que l'enfant pense directement en français, sans passer par la traduction. Cet épisode est raconté à la toute fin du roman et est mis en relation avec la fin d'une dure épreuve, la lecture intégrale en français du roman *Les fleurs bleues* de Queneau, qu'elle avait entreprise à cause de son titre. Chez Alcoba donc, langue et littérature sont fortement liées, et leur double conquête a un caractère héroïque :

> Ça s'est passé un matin, donc. Ma mère se préparait à quitter la boîte à tuyaux du salon […] tandis que moi, à côté des canalisations que la lumière du matin dorait légèrement, j'avais la tête posée sur *Les fleurs bleues* de Raymond Queneau. C'est alors que, soudain, je me suis entendue demander à ma mère, depuis mon lit : *tu m'as laissé les clés ?*
>
> Elle était tellement surprise ! C'est que je ne suis pas en train de traduire tout ça pour vous le raconter, non. C'est vraiment ainsi que j'ai posé la question à ma mère, et pas autrement : *tu m'as laissé les clés ?*[18]

Dans *Marx et la poupée*, le moment charnière est constitué par la rupture du silence de la part de l'enfant. Nous ne sommes pas ici à la fin mais au milieu du récit, dans la partie intitulée « Deuxième naissance ». Si la première naissance était celle de Maryam, née dans la langue persane, ici c'est Maryam qui enfante métaphoriquement le français. L'image de la gestation et de l'accouchement est très présente, surtout dans le chapitre « Moi, je ne parle pas[19] », qui contient de nombreuses comparaisons et métaphores filées : « La petite fille couve sa nouvelle langue comme une poule son œuf. Il lui faut cette phase de gestation lente et solitaire ». Et, un peu plus tard : « Je vais bientôt mettre au monde mon français comme un enfant qui va naître, je le sais,

[17] Voir : *Ibid.*, p. 109-112.
[18] Alcoba, Laura, *Le bleu des abeilles*, *op. cit.*, p. 134.
[19] Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée, op. cit.*, p. 121-124.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

je le ferai quand ce sera prêt. La langue prend forme dans le secret de ma bulle, dans mon monde intérieur, mon placenta à moi[20] ». Enfin :

> C'était un dimanche matin. Comme tous les dimanches matin, nous prenions le petit-déjeuner en famille. […] Soudain, c'est sorti. J'ai enfanté mon français. Je me suis mise à parler en français sans m'arrêter avec un enthousiasme et une vitesse fulgurants[21].

Comme on le voit, dans les deux cas, le surgissement du français est à la fois longuement préparé et spontané : il advient le matin, en famille, à la grande surprise et bonheur des parents et des enfants elles-mêmes. C'est aussi une transformation définitive : la langue seconde est désormais acquise, sa présence ne sera plus remise en question.

Cependant, dans *Marx et la poupée*, les deux langues de l'enfant ne s'acheminent pas vers une cohabitation heureuse. Au contraire, elles entrent immédiatement en conflit : pendant longtemps, Maryam refuse d'étudier le persan, ou même de le parler à la maison, ce qui engendre de nombreuses disputes avec son père[22]. C'est dans la troisième partie du récit, « Troisième naissance », qu'elle redécouvre sa langue maternelle, d'abord en l'étudiant à l'université, puis en faisant un voyage en Iran à l'âge de vingt-deux ans. Ce retour advient sous le signe de la réconciliation, avec la langue oubliée, avec les grands-parents et le reste de la famille, avec le pays quitté et retrouvé. Cette réconciliation met cependant en danger l'équilibre de Maryam : elle ne veut plus rentrer en France, elle désire refaire sa vie à Téhéran, contre l'avis de sa grand-mère et de ses proches : « Je suis prise au piège. Je ne peux plus vivre en France. Je ne peux pas vivre en Iran. J'ai envie de disparaître[23] ». Après de nombreuses hésitations, elle décide de retourner en France, mais sa vie sera ponctuée d'allers-retours entre ses deux existences, en équilibre toujours précaire entre ses deux identités possibles.

Malgré leurs différences, ces deux romans semblent exemplifier ce que Yasemin Yildiz a appelé la *condition post-monolingue*, une tension entre la persistance du paradigme monolingue et l'émergence de pratiques plurilingues qui le défont[24]. Demandons-nous alors quelle est la place de ce plurilinguisme, et en particulier dans quelle mesure la langue du pays d'origine travaille le texte écrit en français, pour un public français.

3 Mises en scène textuelles des langues

Dans les cas de récits d'enfance se passant en partie dans le pays d'origine ou avec des personnages parlant la langue du pays d'origine, comme dans *Le bleu des abeilles* et *Marx et la poupée*, la question de la présence des langues étrangères dans le texte – que nous appelons avec Rainier Grutman l'*hétérolinguisme*[25] – est cruciale. Regardons

[20] *Ibid.*, p. 121-122.
[21] *Ibid.*, p. 123.
[22] Voir : *Ibid.*, p. 143-145.
[23] *Ibid.*, p. 193.
[24] Yildiz, Yasemin, *Beyond the Mother Tongue. The Postmonolingual Condition*, *op. cit.*, p. 20.
[25] Grutman, Rainier, *Des langues qui résonnent : l'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, [1ère éd. : 1997], Classiques Garnier, Paris, 2019.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

de près les formes que prend cette présence, à l'aide des outils élaborés par Myriam Suchet dans *L'imaginaire hétérolingue*[26]. Suchet observe que l'hétérolinguisme se présente au lecteur comme un *continuum* d'altérité dans la mise en scène des langues comme étrangères. Dans ce *continuum*, on peut isoler un seuil de lisibilité et un seuil de visibilité. Au-delà du seuil de lisibilité figure « la langue mise en scène dans une étrangeté telle qu'elle n'est pas même déchiffrable[27] » : c'est le cas, notamment, de l'insertion dans un texte d'un mot ou d'une phrase dans un alphabet étranger. Au-delà du seuil de visibilité, à l'autre pôle du *continuum*, l'on retrouve inversement « le moment paradoxal et inquiétant où les frontières se mettent à délimiter d'autres langues à l'intérieur même de "la langue"[28] ». Entre ces deux seuils on peut trouver différentes « saisies », comme la citation en exergue, le recours au paratexte (glossaire, notes de bas de page), le recours à la glose intratextuelle (xénismes, pérégrinismes, emprunts), la simple mention du nom des langues étrangères[29] et le balisage, c'est-à-dire l'isolement des mots étrangers par des guillemets, des italiques ou d'autres moyens. Au-delà du seuil de visibilité de l'hétérolinguisme, nous trouvons tous les phénomènes d'« anomalies » (traces d'intertextes en langue étrangère), perturbations de la lecture linéaire, calques et ruptures syntaxiques, jusqu'au *schibboleth*, la « saisie » la moins visible du *continuum*[30].

Il est intéressant de remarquer qu'aucun de ces deux textes ne présente des caractéristiques allant au-delà du seuil de visibilité. En d'autres termes, le français du texte n'est pas perturbé par des traces de la langue maternelle des autrices avec une visée esthétique, et nous n'observons pas d'anomalie ou de rupture. Les formes d'hétérolinguisme qui se trouvent entre les deux seuils, en revanche, sont très présentes. *Le bleu des abeilles* présente de nombreuses mentions de l'espagnol et une forme de balisage, l'italique. Les mots, expressions ou phrases en espagnol sont accueillis dans le texte, sans note de bas de page ou autre forme de paratexte, mais toujours en italique. Ils sont systématiquement traduits juste après, avec un effet répétitif pour un lecteur éventuellement bilingue, mais clarificateur pour le lecteur français auquel le roman s'adresse (« *¡Llegamos, por fin !* Enfin, nous sommes là ![31] » ; « *¡Raquel, qué locura !*, a dit ma mère, tenant sa tête dans ses mains – quelle folie, elle n'en revenait pas[32] »), sauf lorsque le texte est extrêmement clair (« *Todo muy moderno*, commentait à chaque fois ma mère[33] »,) ou volontairement énigmatique (« *¿ Ya es señorita ?* C'est ce que Raquel a demandé à ma mère alors qu'elles se trouvaient toutes les deux dans la cuisine[34] »). Mais l'italique dans ce texte a d'autres particularités ; en effet, Alcoba l'utilise également pour isoler les mots français à l'intérieur d'une scène argentine, comme dans le premier chapitre, où toutes les phrases de la professeure de français sont balisées de la sorte :

[26] Suchet, Myriam, *L'Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Classiques Garnier, Paris, 2014.
[27] *Ibid.*, p. 78.
[28] *Idem.*
[29] Pour Suchet, « la dénomination linguistique véhicule à elle seule l'étrangeté d'une autre langue – même en son absence » *in ibid.*, p. 86.
[30] Le *continuum* est schématisé par Suchet, *ibid.*, p. 79.
[31] Alcoba, Laura, *Le bleu des abeilles*, *op. cit.*, p. 90.
[32] *Ibid.*, p. 91.
[33] *Ibid.*, p. 96.
[34] *Ibid.*, p. 103.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> À La Plata, j'ai d'abord appris à répondre en français à des questions simples – *comment t'appelles-tu ? quel est ton âge ?* – puis à poser à mon tour des questions à des camarades imaginaires. […]
>
> - Je suis sûre que tu peux poser la même question autrement, réfléchis un peu, me disait-elle en espagnol.
>
> - Mmmm… *toi aussi, tu as huit ans ?*
>
> - Très bien ![35]

En outre, l'italique est utilisé pour les phrases traduites de l'espagnol, comme les fragments de la correspondance entre père et fille, ou certaines phrases prononcées par la mère, mais aussi pour tout fragment de dialogue ou phrase jugé significatif, comme pour souligner, en l'isolant, que ce fragment est le souvenir d'une voix particulière (« Mon départ était proche et je devais m'y préparer. *Dans deux ou trois mois, tu vas rejoindre ta mère*[36] »).

À la différence de *Le bleu des abeilles*, dans *Marx et la poupée* on observe le recours fréquent au paratexte à travers des notes de bas de page dans lesquelles l'autrice traduit des mots persans, ou explique un référent culturel (« hoz : petite fontaine au milieu d'un jardin[37] »). Madjidi recourt aussi à la glose intratextuelle dans le même but, par exemple pour décrire la nourriture (« Moi j'ai faim mais je veux du lavâsh, ce pain iranien blanc si fin qu'on dirait du papier[38] »). Le balisage par les guillemets ou l'italique est absent, mais sa fonction est assurée par les notes ; enfin, la mention de la langue persane est bien sûr très fréquente. Le seuil de lisibilité semblerait franchi, à travers l'emploi de l'alphabet persan à plusieurs reprises dans le texte, pour des citations de poèmes. Cependant, ces citations sont accompagnées soit de la traduction officielle dans le texte (avec la référence en note de bas de page), soit d'une traduction de Madjidi elle-même[39]. L'autrice a recours à des stratégies plus érudites, qui ont pour effet de réduire, par le paratexte notamment, l'étrangeté de la langue persane. Ces stratégies visent, semble-t-il, à éviter l'exotisme, l'une des préoccupations fréquentes qu'exprime l'autrice à la fois à l'égard de l'Iran et de la langue persane[40]. Cependant, le procédé le plus fréquent dans le roman pour figurer les langues est la personnification. Le chapitre « La lutte des langues[41] », en particulier, met en scène un dialogue entre la langue française et la langue persane débattant à coups de stéréotypes linguistiques pour la conquête de la petite fille. Le français finit par l'emporter : « Le persan, assis un peu à l'écart sur un banc, les regarde s'éloigner. Vieille femme pensive, encerclée d'une épaisse solitude, balayant du bout de sa canne quelques feuilles et déchets et les vieux rêves du passé[42] ». C'est sous ces mêmes traits de vieille dame que le persan apparaît à la narratrice dans la troisième partie du roman, avant son retour au pays natal :

[35] *Ibid.*, p. 11-12.
[36] *Ibid.*, p. 11.
[37] Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée, op. cit.*, note p. 159.
[38] *Ibid.*, p. 95.
[39] Respectivement, des poèmes d'Omar Khayyâm, in *ibid.*, p. 75-78 et un poème de Hâfez, p. 199-200.
[40] Voir : *Ibid.*, p. 74-85.
[41] *Ibid.*, p. 140-142.
[42] *Ibid.*, p. 142.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> - Je te l'avais dit : tu reviendras vers moi. Tu es revenue à présent.
>
> - Vous êtes qui ?
>
> - Tu ne me reconnais pas ? Je suis ta langue maternelle. Je t'ai attendue tout ce temps.
>
> J'ai traîné pendant des années devant cette école, assise durant des heures sur ce banc. J'étais près de toi à tous tes cours, du collège au lycée. […] J'ai essayé de m'immiscer discrètement dans ta vie mais sans forcer les choses. […]
>
> Je m'en vais maintenant, tu m'as trouvée, je n'ai plus besoin de te poursuivre en douce[43].

Cette personnification des langues, ainsi que la proximité de la langue persane, sous les traits d'une vieille femme, et de la grand-mère de l'enfant, sont un trait marquant de la persistance du paradigme monolingue dans l'œuvre de Madjidi, malgré la crise qu'il traverse.

En conclusion, nous avons pu observer comment, dans ces romans translingues, la conscience monolingue formée dans l'enfance entre en crise lors de l'arrivée dans le pays d'exil. Cette crise a une durée relativement courte dans le parcours de la protagoniste de *Le bleu des abeilles*, alors qu'elle est vécue de manière plus dramatique par l'enfant de *Marx et la poupée*. Dans les deux cas, elle débouche sur une réconciliation, pour Alcoba à travers un apprentissage amoureux de la langue française qui se produit surtout à travers la lecture, pour Madjidi par la redécouverte du persan et la construction d'un difficile équilibre entre ce qu'elle ressent comme deux identités. Par des voies différentes, ces deux romans d'apprentissage translingues aboutissent à la formation de ce que nous appellerions une *identité translingue*. Nous entendons par identité translingue l'identité façonnée par l'expérience d'une division entre un « avant » et un « après » la rencontre avec une nouvelle langue. Si cette rencontre est couplée d'un départ, comme c'est le cas pour Alcoba et Madjidi ainsi que pour la plupart des auteurs translingues, s'y ajoute la conscience et d'un « là-bas » et d'un « ici », interchangeables selon que le sujet se trouve dans son premier ou son deuxième pays. L'identité translingue est donc caractérisée par la conscience de deux espace-temps qu'on ne peut jamais habiter simultanément. Celle-ci peut s'accompagner de la sensation d'avoir deux personnalités, ou deux manières d'être, différentes d'un lieu à l'autre. Les auteurs translingues sont nombreux à évoquer l'image d'une identité multiple mais non synchrone, qui se heurte à l'impossibilité d'être les deux individus ou dans les deux endroits en même temps. Tzvetan Todorov en donne une description détaillée dans son article de 1985 « Bilinguisme, dialogisme et schizophrénie », et plus tard dans *L'homme dépaysé*[44] ; dans les mêmes années, la réflexion de Nancy Huston, son épouse à cette époque, avance parallèlement, dans *Nord perdu*, à travers son interrogation sur les différentes personnalités qu'on peut avoir dans les deux langues (« Qui suis-je en français ?[45] ») et par ses développements sur les vies potentielles de

[43] *Ibid.*, p. 179.

[44] Todorov, Tzvetan (1985), « Bilinguisme, dialogisme et schizophrénie », *in* Khatibi, Abdelkébir (dir.), *Du bilinguisme*, Denoël, Paris, p. 11-38 ; et Todorov, Tzvetan, *L'homme dépaysé*, Seuil, Paris, 1996.

[45] Huston, Nancy, *Nord perdu suivi de Douze France*, Actes Sud, Paris, 1999, p. 47.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

la personne qui serait restée dans son Canada d'origine[46]. Plus récemment, dans sa « chronique du bilinguisme » qui est à nos yeux un véritable manifeste translingue, Luba Jurgenson décrypte à son tour la double vie du sujet qui a plusieurs langues :

> Il y a deux « ici », deux « dedans ». Le bilingue ne peut pas être vu en entier par les autres. Je tends à l'autre ma main russe ou française, jamais les deux à la fois. On ne parle pas le « bilingue », sauf avec soi-même. On n'est jamais vu en trois D. Jamais de face, toujours de profil. L'un des deux corps est toujours un « corps astral », on le promène avec soi, mais on ne peut le faire voir, juste le raconter, le mimer. Et le corps incarné est à tout moment prêt à se rétracter, à se retirer dans son immatérialité pour laisser place à l'autre[47].

Tous ces textes portant sur l'expérience translingue donnent à voir une identité double, produit de deux appartenances successives, asymétriques et jamais synchrones. *Marx et la poupée* met en évidence à quel point l'identité translingue n'est pas pacifiée, mais toujours vacillante, interrogative, et parfois épuisante : « -Tu sais ce que ça fait d'être nulle part chez soi ? En France, on me dit que je suis iranienne. En Iran, on me dit que je suis française. Tu la veux ma double culture ? Je te la donne, va vivre avec et tu me diras si c'est une "belle richesse" ou pas[48] ».

Du côté de *Le bleu des abeilles*, après avoir fini la lecture de *Les fleurs bleues* et avoir commencé à « penser en français », Laura parvient enfin à écrire à son père, en lui envoyant la photographie qu'il lui réclamait depuis longtemps, un cliché d'elle dans son nouvel espace français[49]. Encore une fois, identité translingue ne signifie pas pacification, mais coexistence. L'enfance semble occuper une place centrale dans cette construction, non seulement en ceci qu'elle est le moment de formation d'une conscience linguistique marquée par le monolinguisme, mais aussi parce qu'elle est le réservoir d'une mémoire qui précède la rencontre avec la langue seconde, qui deviendra la langue dominante par la suite. *Manèges*, le roman « argentin » d'Alcoba, et le chapitre « Ma mémoire d'enfant[50] » de *Marx et la poupée*, qui contient une liste des souvenirs d'enfance de Maryam avant son départ de l'Iran, sont des exemples de la façon dont cette « mémoire d'outre-langue[51] » travaille fortement l'imaginaire des écrivains translingues, même quand ils et elles sont arrivés dans leur pays d'accueil à un très jeune âge :

> Ces premiers morceaux de ma vie, l'un après l'autre, avaient formé ma sensibilité et représentent ce que j'ai de plus précieux aujourd'hui, mon enfance. Un jour, ils ont été coupés, déracinés, et jetés dans le trou du

[46] Voir : *Ibid.*, p. 102-115.
[47] Jurgenson, Luba, *Au lieu du péril*, *op. cit.*, p. 14.
[48] Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée, op. cit.*, p. 156.
[49] Alcoba, Laura, *Le bleu des abeilles*, *op. cit.*, p. 137-138.
[50] Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée, op. cit.*, p. 159-166.
[51] Voir : Ausoni, Alain, *Mémoires d'Outre-Langue. L'écriture translingue de soi*, Slatkine, Genève, 2018.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

passé, dans une région inatteignable. C'est à se demander parfois si tout cela a existé[52].

Bibliographie

Alcoba, Laura, *Manèges. Petite histoire argentine*, Gallimard, Paris, 2007.

Alcoba, Laura, *Le bleu des abeilles*, Gallimard, Paris, 2013.

Alcoba, Laura, *La danse de l'araignée*, Gallimard, Paris, 2017.

Ausoni, Alain, *Mémoires d'Outre-Langue. L'écriture translingue de soi*, Slatkine, Genève, 2018.

De Balsi, Sara, *Agota Kristof, écrivaine translingue*, Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2019.

Grutman, Rainier, *Des langues qui résonnent : l'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, [1ère éd. : 1997], Classiques Garnier, Paris, 2019.

Huston, Nancy, *Nord perdu suivi de Douze France*, Actes Sud, Paris, 1999.

Jurgenson, Luba, *Au lieu du péril*, Verdier, Paris, 2004.

Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée*, Le Nouvel Attila, Paris, 2017.

Porra, Véronique, *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégie et contraintes (1946-2000)*, Georg Olms Verlag, Hildesheim, 2011.

Suchet, Myriam, *L'Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Classiques Garnier, Paris, 2014.

Todorov, Tzvetan (1985), « Bilinguisme, dialogisme et schizophrénie » *in* Khatibi, Abdelkébir (dir.), *Du bilinguisme*, Denoël, Paris, p. 11-38.

Todorov, Tzvetan, *L'homme dépaysé*, Seuil, Paris, 1996.

Yildiz, Yasemin, *Beyond the Mother Tongue. The Postmonolingual Condition*, Fordham University Press, New York, 2012.

[52] Madjidi, Maryam, *Marx et la poupée, op. cit., p. 166.*

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205